

ODONCHIMEG DAVAADORJ

« Je ne considère pas mes œuvres figées mais mouvantes, susceptibles d'évoluer sans cesse pour s'ouvrir à de nouvelles narrations. »



Lady bird, 2020. Acrylique sur papier, 40 cm x 21 cm. Courtesy Backslash et artiste



Gima, 2021. Encre de chine sur papier 27 cm x 21 cm. Courtesy Backslash et artiste

L'espace d'exposition est, pour Odonchimeg Davaadorj, un lieu vivant où les œuvres, les visiteurs et l'artiste ont la possibilité d'interagir. Peuvent s'y accomplir des actions poétiques et s'y développer des engagements communs dans une communion de pensées et d'émotions. Il ne suffit pas en effet d'aligner des œuvres, et de se dire que l'artiste qui se cache derrière elles traduit une esthétique et une pensée. Il est nécessaire d'affirmer, sans mièvrerie et sans certitude, que l'œuvre a un corps et une âme, et que l'artiste s'expose à travers son art. La création existe dans cette rencontre entre ce que ressent l'artiste dans ce qu'elle a de plus intime et dans l'expression de pensées qui la préoccupent. L'œuvre est un mouvement qui rassemble autour d'elle d'autres regards qui, à leur tour, y ajoutent leur présence. Peu importe que les préoccupations écologiques ou féministes soient au cœur du débat public, il n'est pas question ici de modes, mais bien d'urgences qu'il est vital de traiter avec sincérité et courage. Odonchimeg Davaadorj les définit comme des « sujets permanents » et s'investit en eux sans positionnement moralisateur mais dans la cohérence que lui dicte un style de vie respectueux, en rapport à sa propre pensée. « L'œuvre d'un artiste doit être représentative de son engagement » nous dit-elle. Et si elle nous rappelle que les sujets qu'elle aborde nous touchent tous, il est indéniable que l'histoire personnelle de cette artiste mongole qui, à 17 ans, a été contrainte à l'exil, est marquée par la perte et par les mutations profondes de son pays natal.

Pour ta première exposition personnelle à Backslash (*Zoom*, 2019), tu as parsemé les murs de la galerie d'une multitude

de découpes de papier. Que voulais-tu exprimer par une telle scénographie ?

Ce type d'installation, où les figures dessinées sont reliées entre elles par des fils rouges, me permet de dépasser l'espace du mur de la salle d'exposition. De la même manière, je tente souvent d'aller au-delà de la limite de la feuille, pour poursuivre le dessin autant que je le souhaite ou, tout au contraire, le voir disparaître. Ces accrochages me permettent d'ajouter ou de retrancher à ma guise des éléments, d'en prélever parfois pour les déplacer d'un espace à un autre. Il m'arrive très souvent de recycler les personnages dans de nouveaux dispositifs pour leur donner un mode d'existence différent comme dans ces carnets où je les place parmi d'autres, au milieu de poèmes manuscrits, de dessins de plantes, d'images d'archives. Je considère que chacune de ces figures existe non de manière isolée, mais en relation avec les autres, autant que nous-mêmes pouvons être connectés à d'autres personnes dans le tissu social, le réseau familial ou amical. Nous parcourons tous un territoire commun.

Une approche de l'espace et du territoire qui interpelle les notions de nomadisme et de collectif rattachées à tes origines mongoles et qui, en même temps, se pense de manière nouvelle dans ta vie actuelle...

Il est important de lire mon travail à travers un processus de sédimentation car tout est lié d'une manière ou d'une autre. Jusqu'à mes 17 ans, j'ai grandi en Mongolie avant de m'exiler en Europe, comme beaucoup de jeunes Mongols, pour des raisons économiques. Mes parents sont des enfants de nomades qui ont connu l'urbanisation du pays par les Russes. Pour subsister après la chute de l'Union soviétique dans les

années 90, ils ont dû quitter la ville pour s'installer dans une petite localité où ils ont créé une ferme autosuffisante. J'ai été élevée entourée d'animaux au milieu de la nature. Aujourd'hui encore je suis marquée par ce modèle de vie très économe où tout était recyclé. Le fait que je réutilise d'anciens dessins parfois âgés de plus de 10 ans dans des travaux plus actuels viennent de cette époque. Le vivant est au centre de toutes mes créations. Les histoires que je mets en scène dans mes dessins racontent ces liens qui nous unissent à l'organique, au végétal ou à l'animal, à une nature qui fait aussi partie de nous.

Dans ta production artistique, sans être revendicatrice ou politique, se perçoit une forme de tristesse liée aux dérèglements qui affectent encore aujourd'hui la Mongolie...
C'est une question que je me pose très souvent. Le système économique de la Mongolie est tellement bouleversé que la vie y est très dure et pousse toute la jeunesse à l'exil. Le pays subit de plein fouet la mondialisation et les modes de vie ont changé. Le nomadisme tend à disparaître et avec lui la spiritualité, les valeurs et l'identité qui lui étaient liées. Il y a sans doute dans mes dessins une espèce de nostalgie ou de regrets. Toutefois il ne faut pas en faire une lecture trop littérale. La question de la mutation de nos sociétés ne touche pas que la Mongolie, elle est devenue globale. L'atteinte portée à la nature, la disparition des espèces animales nous concerne tous, où que l'on soit dans le monde. Mes réalisations montrent à une échelle universelle que la nature est une forme d'extension de nous, de nos corps, de nos esprits et vice versa.

Depuis ton exposition à Premier Regard, ta sélection au Salon de Montrouge en 2018 et ta première exposition personnelle à Backslash en 2019, comment perçois-tu l'évolution de ton travail, de ta démarche ?

Mon travail est en effet en constante évolution. Je me suis beaucoup interrogée sur la manière dont on peut créer et sur la création elle-même, en prenant pour appui des lectures de biographies d'artistes. Je prends progressivement conscience de mon mécanisme personnel de création et je m'aperçois que, me concernant, il ne peut s'agir d'une simple mise en équation d'une narration avec un ressort technique car forcer cette mise en relation me fige complètement. Elle naît au contraire d'une imprégnation pour survenir ensuite spontanément quand elle a trouvé forme en moi. J'avoue aimer ce moment lorsque ce qui vient de l'intérieur prend tout d'un coup et naturellement forme, et que ce que je dessine a alors une âme, que c'est là et que c'est vivant.

« Je ne me dissocie pas de mon travail, il est important que ce que je crée me raconte tout en faisant le récit d'une histoire. »

Je ne pense pas que l'on puisse atteindre une vérité quand on se positionne au centre d'un sujet. Il faut plutôt l'aborder de manière périphérique, à travers la pluralité des problématiques qui le constituent, et dans la manière dont nous pouvons aborder sa complexité. Ainsi, je n'évoque jamais directement le sujet Mongol, mais implicitement quand je me soucie de la nature, des liens vitaux et spirituels qu'on peut entretenir avec elle. Je ne cherche pas à illustrer ma pensée mais à adopter une démarche qui se développe dans une prise de conscience collective, à la fois émotionnelle et politique. Je suis une artiste

mais tout autant une citoyenne. Je me définis comme une artiste, écocitoyenne, écoféministe complètement en lien avec les problématiques de mon époque. J'ai été très heureuse de participer à l'exposition curatée par Julie Crenn au Transpalette de Bourges qui justement posait ces questions très actuelles, et cruciales pour moi.

Dans l'exposition-vitrine du CAC La Traverse, tu as mis à profit l'espace et les conditions de monstration pour mettre en avant la part dynamique et active de tes œuvres.

L'espace de la vitrine m'a permis de créer une scénographie et de développer une spatialisation. Un dépassement de la seule présentation d'œuvres en deux dimensions que je compte reproduire à l'occasion de ma deuxième exposition personnelle à Backslash en proposant régulièrement des actions, des lectures de poèmes, et des petits soins ou du thé aux visiteurs. Je veux tenter de créer un lien qui dure au-delà de la seule journée du vernissage. Quel intérêt de présenter des œuvres figées, sacralisées, et de transformer un lieu d'exposition en sanctuaire ? En tant qu'artiste je veux être attentive à celui ou celle qui regarde, à ses ressentis car le lien avec une œuvre passe par des émotions intérieures. Je travaille actuellement sur une série de portraits sur toile de personnes regardant un coucher de soleil. Plutôt que de représenter un coucher de soleil en tentant comme mille artistes l'ont fait avant moi d'en saisir toute la beauté, je peins les visages de ceux qui le regardent en essayant de restituer ce qu'ils sont en train d'éprouver. Faire le portrait de cette résonance intérieure marque un renversement du point de vue, et est un moyen pour moi d'atteindre cette beauté inaccessible. Je fais le choix de me concentrer sur les humains, en dessinant dans mes portraits des plantes qui, en sortant de leur bouche, de leurs oreilles, matérialisent une émotion. Ma réflexion porte sur ce qu'il est difficile de représenter, de décrire, que je n'arrive pas à atteindre, mais que l'on a en commun. Je réalise des vidéos de quelques secondes avec mon téléphone, qui représentent aussi de petites actions : toucher les étoiles, caresser la lune ou la mer. Des choses que l'on ne peut jamais vraiment atteindre. Elles prennent, dans une sorte d'engagement politique et poétique, le contre-pied de cette constante de l'humanité de détruire ce qui a été à sa portée. J'essaye de transmettre cet amour que j'ai pour les éléments, de montrer que l'on peut aimer sans détruire.

Née en 1990 en Mongolie
Vit et travaille à Paris
Diplômée de l'ENSAPC - DNSEP avec félicitations du jury (2016)

Représentée par Backslash, Paris
www.backslashgallery.com

Expositions récentes (sélection)
2020
Exposition-Vitrine #6, exposition personnelle, CAC La traverse, Alfortville
Kult, Galerie DYS, Bruxelles
Even the rocks reach out to kiss you, commissariat Julie Crenn, Transpalette – Bourges
2019
Zoom, exposition personnelle, Backslash, Paris

Actualités
Du 13 mars au 17 avril 2021
Phusis, exposition personnelle
Backslash, Paris

Du 10 au 13 juin 2021
Exposition personnelle, Drawing Now Art Fair, Paris



Germinal I, 2020 Acrylique sur papier, 65 cm x 50 cm. Courtesy Backslash et artiste